

En guise de réponse à l'article du professeur Gilles Gagné, sociologue

Alexis Martin

Volume 53, numéro 1 (293), octobre 2011

L'abdication

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65445ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martin, A. (2011). En guise de réponse à l'article du professeur Gilles Gagné, sociologue. *Liberté*, 53(1), 72–77.

EN GUISE DE RÉPONSE À L'ARTICLE DU PROFESSEUR GILLES GAGNÉ, SOCIOLOGUE

Je dois dire que je suis plutôt en accord avec la plupart des conclusions du professeur Gagné, lui qui, avec précision, découpe le métal des interprétations banales pour rendre un portrait troublant, un pochoir qui marque en creux ce qui aveugle en plein.

Toutefois, j'aimerais apporter ma contribution (modestement !) en commentant avec mon crible imprécis certaines mailles du filet tendu par le professeur Gagné.

La description qu'il fait de ma jeune vingtaine, moi qui suis né en 1964, me désole, car elle est... plus vraie que vraie ! J'ai certainement eu l'impression de marcher dans les décombres d'un rêve enfui, quand, au début des années 1980, une chape de morosité s'est abattue sur le Québec resté province, où le néolibéralisme agressif de M. Reagan haussait son jeu d'un cran sur fond de déliquescence soviétique ; il était de bon ton alors de rebattre les oreilles des jeunes joueurs de la culture que nous étions (j'étais alors élève du Conservatoire d'art dramatique), en nous enfonçant dans le crâne ces simples perspectives : vous ne travaillerez pas, vos désirs ne seront pas exaucés, la culture est un animal suspect qui vit sous un respirateur artificiel bien suspect lui aussi. (Le méchant ministère soviétique de la Culture !) Wall Street donnait le ton, les Canadiens français avaient

trop longtemps ignoré la science du capital, se perdant en mauvais plaisanciers dans les marais de la survivance, il nous fallait une génération de jeunes loups de l'économie et de l'entrepreneurship (quel mot stupide !) Pourquoi avais-je donc choisi le théâtre ? « Qu'allait-il faire dans cette galère ? », disait Scapin.

Deux raisons très simples : tout être humain entre dans la vie comme dans un ring où le prix du combat est la reconnaissance de son individualité ; on vient au monde pour être reconnu. L'art et le théâtre en particulier sont certainement un bon terrain pour cette lutte. La deuxième raison tient au fait que mon enfance a été bercée si l'on veut par l'incroyable effervescence culturelle dans laquelle est alors plongé le Québec ; mon père par son métier de journaliste y participe pleinement ; Radio-Canada produit des émissions de qualité et la scène théâtrale se voit doublée bientôt par les plateaux de télévision ; la dramaturgie québécoise explose, j'ai cinq ans quand on crée *Les belles-sœurs*, quinze ans lors de la fondation du Nouveau Théâtre Expérimental que je codirige actuellement ; l'ONF est un vivier de talents extraordinaire, l'institution est parmi les plus appréciées dans le monde pour ses documentaires et ses films d'animation ; mon enfance est intoxiquée par cette vie et cette richesse qui semble ne jamais devoir s'essouffler. Mais au pays de Québec, les mouvements culturels et politiques — la tectonique sociale, dirais-je — sont particulièrement fébriles ; les dérives, les soudaines montées ou les affaissements de terrain y sont plus rapides et imprévisibles qu'ailleurs.

À 20 ans, alors que je suis engagé avec mes camarades dans une vie de théâtre, une partie des projecteurs s'éteignent soudainement et durablement. Le talent est pourtant au rendez-vous, les écoles forment des comédiens motivés ; tous les métiers techniques du théâtre sont beaucoup mieux établis, de grandes inspirations retentissent et tonnent dans le ciel : Robert Lepage, Denis Marleau, Robert Gravel sont là. Mais quelque chose chuchote dans les coulisses que le spectacle va changer de couleur : le gouvernement se sent à l'étroit dans sa mission culturelle, les habits le gênent aux entournures. Il faut élarguer la plante trop envahissante... le rideau va se miter rapidement. Quand nous sortons en 1986 des Écoles, les programmes de subventions sont devenus difficiles d'accès, le robinet se tarit de trimestre en trimestre. Aujourd'hui, en 2011, ce que les plus jeunes vivent dans leur difficile quête d'appuis et de subventions est un procès de la chose culturelle, commencé dès les années 1980.

Sorti de l'école à 22 ans, j'ai commencé à faire un salaire à peu près décent dans la trentaine ; je suis devenu père de famille à 35 ans, quand mon père l'était à 24 ans. Entre-temps, les fortes institutions que semblaient être Radio-Québec, Radio-Canada, l'ONF, le ministère de la Culture du Québec ont perdu beaucoup de vitesse et d'allant.

Dans la topique des personnages d'une sorte de drame social que propose le professeur Gagné, je serais le troisième protagoniste, alors que mon père serait, si je le suis bien dans sa catégorisation générationnelle, du deuxième type, puisqu'il est né en 1940...

Pourtant, même si je reconnais que beaucoup de traits rapportés par le professeur sont idoines, il me semble qu'il fait trop facilement l'économie d'un rapport vertical beaucoup plus profond entre les générations que le laisse entendre son étagement. Quand bien même j'apprécie la justesse des zéniths différenciés des trois personnages — naissance, jeunesse, maturité —, il existe entre eux une contamination beaucoup plus forte, comme si ces racines fondatrices évoquées par le professeur étaient en fait des rhizomes (pour reprendre l'image deleuzienne), c'est-à-dire que les points d'ancrage de chaque génération migrent constamment l'un vers l'autre. Mon père, instruit par une génération née dans les années 1910-1920, a certainement hérité de l'idéal du Bien commun, et je dois admettre que lui et mes oncles et tantes se sont fait forts de nous le transmettre. Sommes-nous donc moins investis des « promesses de l'avenir », avec en tête et au cœur la ferme conviction qu'une société peut et doit en mettant ses ressources en commun surmonter tous les obstacles, boucler tous les chantiers ? Ainsi, je me reconnais un peu dans la part de lucidité angoissée, vaguement morbide, que le professeur prête à ma génération, mais je suis tout aussi agité par une *Weltbildung* qui refuse l'atomisation indéfinie et le délitement des institutions communes ; je suis le fils de mon père, et nous ressemblons aux personnages d'une pièce, qui bien qu'ils cherchent à s'éviter ne peuvent que se croiser dans le vestibule, au moment fatidique ! (C'est un peu beaucoup ce que relate ma pièce *Matroni et moi*, si je peux oser une référence autogène !)

Curieusement, l'homme qui a fait mon éducation théâtrale la plus déterminante est né en 1925 ; je suis convaincu que certains motifs, qui ont marqué cette génération élevée dans la guerre, ne peuvent que s'incruster, comme un bacille hyper résistant, dans les os du crâne du jeune blanc-bec qui croise leur chemin : détestation proto-catholique de la richesse matérielle et de la thésaurisation ; détestation

iconoclaste du clergé catholique; détestation du capitalisme américain et admiration larvée, à peine tempérée avec les années, de l'idéal coopératif du socialisme français. Et surtout méfiance envers l'hyperémotivité, nationale comme personnelle, une sorte d'hygiène étrange qui devait leur venir d'épisodes passés ou de scènes primitives que nous n'avons pas goûtées. Heureusement.

Je crois donc qu'il existe une hydrologie transgénérationnelle qui détrempe les valeurs des uns et des autres, les mêle peut-être et forme d'autres agrégats, d'autres précipités; mon fils, d'une certaine façon, est élevé sous la coupe du pessimisme écologique (une réelle préoccupation chez cet enfant de onze ans, ce qui rend ses parents bien impuissants), mais aussi dans l'amour de la parcimonie et le dégoût du consumérisme ambiant; je vous jure que ce n'est pas un programme familial outré qui lui a tourné la tête ainsi! Je veux dire par là que les générations successives forment leur propre paradigme, fondent leurs espoirs et colligent leurs hantises de façon autonome, mystérieuse pour nous, en tirant les matériaux de divers affluents.

Par ailleurs, j'aimerais aborder un sujet qui pour moi annonce les combats à venir. Le professeur Gagné a évoqué à plusieurs reprises, dans la première partie de sa conférence, le phénomène des processus : nous serions entrés dans l'ère de ce qu'on nomme le processus, c'est-à-dire dans une société post-traditionnelle où l'efficacité des processus d'exploitation des ressources serait la valeur fondamentale. Dans *La technique et la science comme idéologie*, Habermas se penche longuement sur la critique de la technoscience entrevue comme idéologie létale par Marcuse, c'est-à-dire comme méthode d'arraisonement (exploitation, domination) de la nature qui a des répercussions sur l'homme lui-même; le projet technologique de maîtrise de la nature serait en quelque sorte le cheval-vapeur fou qui condamne la nature à n'être qu'une provision de richesses à exploiter, le plus rationnellement et le plus totalement possible, afin de produire des biens et des ressources immédiatement utilisables, transportables et échangeables à l'infini, sans égard pour l'être même de la nature comme *partenaire* de l'homme. Notre relation au monde serait réduite somme toute à une série de processus d'exploitation, de rationalisation des ressources disponibles et transformables en biens, et qui nous transformerait nous-mêmes en biens... Je ne cesse de m'interroger sur l'étrange contamination des organigrammes de compagnies minières et les exigences du ministère de la Culture qui demande aux compagnies de théâtre de les copier bêtement. Le

projet d'exploitation industrielle, en vue d'une production maximale et efficiente, contamine tous les secteurs de l'activité humaine. Je ne suis pas un producteur culturel ; je ne produis rien ; je suis là, humblement, pour réactiver de très vieux substrats mythiques : le matin, en passant devant le miroir, la mort me singe ; au point du jour, mon corps appartient à un autre espace-temps ; le métro est un passeur, entre deux royaumes ; comme Empédocle, nous sommes déchirés entre deux mondes : d'une part, celui du mythe, pas encore enfui, rémanent, plein de bruits et de fureurs, veiné d'emportements collectifs, d'amours insensées, un monde légitimé par la vieille religion des ancêtres, plein d'obscurs fantômes que nous avons oubliés trop vite et qui peuplent encore nos nuits et les aubes incertaines des grandes villes ; Achille pleurant Patrocle au coin de Sainte-Catherine et Bleury, Icare tombant du toit de la Sun Life, Jésus endormi sur le parvis de Notre-Dame, Papineau fouillant les poubelles derrière une station Esso ; et, d'autre part, ce monstrueux montage mécanique d'exploitation des ressources, ce quadrillage totalisant et totalitaire de la Terre plein d'une raison insolente et sûre d'elle-même, qui jette sa lumière crue et se gausse bien des anciennes terreurs : désormais, nous marcherons en pleine lumière, débarrassés des antiques peurs, la nature se livre à nous : tu n'auras plus faim ni soif, tu ne souffriras plus, tu n'auras plus peur.

Ou plutôt non : la peur, la faim et la soif ont-ils pris le dessus ? Tellement qu'aucun autre projet que l'extension indéfinie et illimitée de notre capacité à faire du jus et des boulettes ne compte désormais ? Entendons, l'homme vit de pain. Cela dit, peut-on s'entendre qu'il ne vit pas *que* de pain ?...

Quel autre projet peut être libéré ? Quelle science et quelle technique plus humaines pourraient bien exister ? Voilà peut-être, toutes générations confondues, un questionnement qui nous attend dans le siècle qui se déploie devant nous : comment être *humains* encore, c'est-à-dire des êtres qui appréhendent leur mort et qui médiatisent cette appréhension par leurs œuvres de culture ; des êtres qui s'auto-analysent par essence et interprètent le cosmos. Cette quête de l'être s'interprétant lui-même et le cosmos qui l'abrite peut-elle survivre à cette autre quête, technique celle-là, de l'autoconservation poussée à l'extrême limite, c'est-à-dire à une consommation débridée des ressources, une consommation qui est elle-même enracinée dans un réflexe de survie fondamental ?

La culture pourrait être un rempart contre cette espèce de scientisation étrange de ce qu'on appelait autrefois les humanités ; c'est-à-dire que le combat prochain me semble être de réclamer la vérité du roman par rapport à la vérité de l'équation mathématique ; les deux sont *vraies* ! Une pièce de Shakespeare nous apprend autant sur nous-mêmes que beaucoup de livres de médecine ; il ne faut pas que l'université jette aux orties ses départements mous, ceux qui ne sont pas explicitement plébiscités par l'industrie et auréolés du prestige de la technoscience vouée à une exploitation rationnelle de ce qui est exploitable... sans autre réflexion !